

Alfred Loisy et la guerre

Son livre *Choses passées* commence par une vue panoramique du paysage des bords de la Marne où se trouve son village natal, près du théâtre de la bataille de la Marne. Alfred Loisy a évoqué, dans le style sobre et efficace qui est le sien, le lieu de sa naissance : Ambrières, aux bords de la Marne :

La Marne, en sortant de Saint-Dizier, s'infléchit légèrement vers le sud et vient longer le pied des coteaux boisés ou plantés de vignes qui dominent de ce côté le fertile Perthois. (...) Ma maison natale est la dernière du village, un peu à l'écart, faisant pendant à l'église, (...) avec une vue très agréable sur le cours sinueux de la Marne et sur les villages de la vallée... (CP, 1sqq.)

Les Romains ont donné ou au moins fixé le nom de ce fleuve abondant et généralement paisible: Matrona, la mère¹, la Marne nourricière. Au cours de l'histoire il a marqué souvent des limites. Il a transmis son nom aux premiers grands combats d'une guerre qui fut si meurtrière : *la bataille de la Marne*. Ce ne fut cependant pas la première guerre à laquelle le jeune Alfred fut confronté... La région de la Marne est la terre des ancêtres d'Alfred Loisy, des fermiers qui avaient travaillé d'abord pour une abbaye jusqu'à l'acquisition d'une ferme.

Alfred Loisy a donc vécu la guerre. Il l'a connue par les récits de sa grand-mère qui avait été « fort inquiétée » par la guerre de 1870, ayant connu « les invasions de 1814 et de 1815 », mais elle avait été rassurée quand les soldats allemands logés chez elle ne s'étaient livrés à aucune violence. Enfant, il a connu lui-même la guerre de 1870 et a vu défiler les troupes de Napoléon III :

On nous conduisit un jour, vers la fin de juillet, à la gare de Vitry-le-François, pour le passage du train impérial qui conduisait au front Napoléon III. Ce train ne devait pas stationner, mais il convenait que la gare de notre ville ne fût pas déserte quand il la traverserait. Le train ralentit devant la gare ; nous vîmes le souverain à la portière de son wagon ; on cria : « Vive l'empereur ! » Je criai comme les autres, selon mon pouvoir, et dans la simplicité de mon ignorance. C'est, je crois, la seule occasion de ma vie où j'ai poussé un cri de signification politique. Celui-là m'est resté dans la gorge.

L'invasion allemande pourtant « ne fit pas grand ravage dans notre région champenoise ». De la maison d'Ambrières, il voit sur « la route de Vitry à Saint Dizier, qui est la route de Paris à Strasbourg (...) quelques débris de l'armée française » passer « entre le 15 et le 20 août ». Ensuite il assiste à l'arrivée de l'armée allemande, les uhlands prennent possession de la ville et circulent dans la région. Tout le monde a peur, mais rien de terrible n'arrive, les trois cavaliers qui viennent dans sa ferme paternelle ne demandent qu'à boire. Un corps d'infanterie les envahit, d'abord les fourriers « pour marquer les logements d'une troupe qui allait venir ; et bientôt, sur la grande route, ce fut comme une immense fourmilière qui marchait, puis le chemin d'Ambrières se noircit à son tour d'une cohue formidable ». Comme sa grand-mère, il a eu l'expérience de l'hébergement des troupes ennemies: « Un très vieux général à cheval, dit en entrant chez eux, (...) entouré de son état-major : « Ce n'est pas nous qui avons voulu la guerre, c'est votre empereur ». Il s'installe avec tous ses officiers dans la maison, mais la grand-mère n'eut à héberger personne en son petit logis. Partout il y a des soldats, mais la discipline règne. Pour ravitailler la troupe, ils doivent abattre leur plus belle vache. Au tapage des sous-officiers qui dînent dans leur cuisine, « le général en personne » impose le silence. Après leur départ, le 26 août, de nouvelles troupes « aussi pressées » et aussi disciplinées arrivent. Après leur départ, « nous n'eûmes plus de soldats allemands à héberger qu'après la capitulation de Metz ». Il relève le retard des informations, la connaissance de Sedan et de la captivité de l'empereur, de la proclamation de la République à Paris seulement quelques jours après, et les effets de la censure allemande. L'occupation allemande perdurait après le changement de gouvernement « sans conséquence pour nous », sauf, « en 1871, deux ou trois jours (...) un seul passage de troupes allemandes après l'armistice ».

La région de sa naissance évoque les atrocités douloureuses de la Première Guerre Mondiale, « la grande guerre, qui a noyé dans un flot de sang tout le récent passé », dont Alfred Loisy analyse les antécédents. Il a été surpris par l'éclatement de la Première Guerre Mondiale, il n'a pas combattu, mais en fut le témoin, car les batailles ne se déroulaient pas loin de son domicile, Ceffonds n'était très loin ni de la Marne ni de la Somme:

J'étais tranquillement à Ceffonds depuis quatre mois lorsque survint l'ouragan de folie qu'on appela bientôt la guerre mondiale. Je ne pouvais en être et je n'en fus que le simple spectateur, et les circonstances ont fait que mes occupations ordinaires n'en ont jamais été interrompues, sauf deux ou trois jours, au plus fort de la bataille de la Marne, dans la première quinzaine de septembre 1914. Le 30 août, n'ayant pas pénétré les réticences des communiqués officiels, j'écrivais dans mon journal :

La guerre dure ; nos troupes reculent un peu en deçà de nos frontières, mais la chaîne qu'elles forment avec les troupes anglaises n'a pas été rompue jusqu'à présent.

Or, à cette date, nos troupes reculaient beaucoup, ramenées jusqu'à la Somme, et plus bas les allemands descendaient vers Paris ; notre gouvernement se préparait à quitter la capitale menacée, et d'un seul bond, qui n'était pas de confiance, se transportait à Bordeaux. Quelques jours après, on se battait sur la Marne et la Saulx (MI, 17, 21-23).

Emile Poulat² cite une lettre de Loisy écrite le 16 septembre 1914. Il note qu'il a failli être impliqué dans la bataille de la Marne et s'est préparé à fuir avec les notes de son cours pour l'année suivante. Il fut le témoin oculaire des horreurs de la fuite des émigrants, parmi lesquels se trouvaient des gens de connaissance, des enfants, des hommes âgés. A leur retour, ils ne retrouvèrent que ruines et décombres:

Le 6 septembre, je vis commencer le triste passage des émigrants, longue cohue, qui était venue en grossissant depuis les Ardennes, les environs de Sainte-Menehould et les villages du Perthois. Equipages de fortune où s'entassaient pêle-mêle des effets de literie et des cages remplies de volailles. On avait fui en hâte, et l'on allait un peu au hasard, ayant sauvé ou croyant avoir sauvé de la bagarre ce qu'on pouvait. Il me souvient d'avoir vu un pauvre homme, un vieillard, qui poussait devant lui une brouette sur laquelle il y avait un seul objet, une boîte à chapeau, son haut - de forme, qu'il n'avait pas voulu laisser à l'ennemi. Il y avait beaucoup de femmes et de tout petits enfants pour qui ce voyage forcé était une assez dure épreuve. Ce jour-là, je vis la brave femme de Maurupt qui m'avait soigné à Ambrières en septembre - octobre 1899 ; elle avait maintenant soixante-dix-huit ans, et elle avait fui avec deux de ses filles mariées, dont l'une portait un enfant à la mamelle; elles avaient quitté là au soir leur village menacé de bombardement ; elles me dirent quand le curé, - mon ami Guillemain, - était resté avec une partie de la population. - J'ai su depuis qu'il avait été emporté par le bombardement de dire la messe le dimanche 6 septembre. Il put s'enfuir la nuit suivante. Quand ils revinrent, après la bataille, les habitants de Maurupt trouvèrent leur église presque déserte et le village en ruines.

Sa propre famille est aussi touchée, il a hébergé la famille de son frère qui habitait encore son village natal qui se trouvait beaucoup plus près du champ de bataille.

Le séjour d'Ambrières leur était devenu intenable, parce qu'ils étaient à la limite du champ de bataille et voyaient depuis trois jours les incendies se multiplier dans les villages de la vallée.

En entendant le canon, il a vu beaucoup de troupes et des réfugiés français qui essayaient d'emmener quelques biens, et des prisonniers allemands. La maison est pillée et son frère doit aider à enterrer les victimes de la bataille:

mon frère ayant réquisitionné à Ambrières, avec les hommes valides des villages voisins, pour aller enterrer les morts français et allemands.(...) Il revint aussi à Ambrières le 14 septembre ; il gardait une impression si horrible de ce qu'il avait vu qu'il n'a jamais voulu raconter en quoi avait consisté sa corvée.

Beaucoup ne retrouvaient plus leurs maisons. Comme on réquisitionnait les bêtes pour enterrer les morts, il a donné aussi la sienne. Son retour à Paris est rendu difficile à cause de la guerre, son neveu et le mari de sa nièce sont mobilisés. La guerre empêche la publication de sa *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, plusieurs de ses collaborateurs tombent dans les combats. « Ce qui aurait été possible avec ces disparus ne le sera pas sans eux. Nous avons fait un beau rêve, nous avons vu de sombres réalités». Il raconte qu'un hôpital pour les blessés de guerre est fondé et qu'il a écrit un livre sur la guerre et la religion en faisant le portrait d'un brave petit soldat qui

a été cité à l'ordre de l'armée ; il est allé, au péril de ses jours, relever les blessés allemands, restés entre les tranchées, et que personne, ni d'un côté ni de l'autre, n'osait secourir. Et pourtant il a un frère médecin qui est, contre tout droit, retenu en Allemagne depuis le mois d'août.

La publication de ses livres et de ses articles est perturbée par la guerre qui lui inspire aussi de nouveaux livres et retarde la publication d'autres. Edmond Lacoste³ raconte comment la connaissance de l'allemand par Loisy risqua d'empêcher le succès de sa candidature à une chaire du Collège de France. C'est à Ceffonds qu'il assiste à la fin de la guerre, puis il rentre à Paris. Il propose comme fête nationale en plus du 14 juillet l'anniversaire de la bataille de la Marne dans l'espoir de voir la guerre finir par une bonne paix et pour commémorer le souvenir des morts de la guerre. Il met ses espoirs dans l'organisation d'une fédération des peuples pour l'instauration d'une paix universelle (R 312 sqq). Il doit par contre constater la montée des périls jusqu'à une nouvelle guerre mondiale, par exemple dans une lettre de condoléances à l'abbé Felix Klein du 20 janvier 1926, où il constate :

Votre mère a longtemps vécu, assez longtemps pour voir l'horrible guerre et la suite, non moins triste à certains égards, de ce fléau. Mais j'aime à penser (...)° qu'elle aura souffert moins que d'autres, moins que nous-mêmes, de l'incertitude et du désarroi où sont tombées, depuis une dizaine d'années surtout, les sociétés contemporaines. Il n'est guère d'époques où l'on ait pu dire avec autant de vérité que dans la nôtre : Beati mortui ! Cependant il faut vivre, et travailler, tant qu'on n'a pas reçu le congé dont parle Job.

Il tire le bilan dans quelques lettres vers la fin de sa maladie:

Ceffonds, 21 juin 1938 . (...) Le chaos (politique) ne paraît pas près de se dissiper.

Ceffonds, 18 novembre 1938 (...) Je vous avouerai que les événements ne m'encouragent pas beaucoup à la conservation de mes écritures. Le genre humain a tellement perfectionné ses moyens de destruction qu'il est fort capable de se faire disparaître lui-même avec tous ses produits, auquel cas nous perdriions notre temps à vouloir sauver quelque chose de nos débris. Comportons-nous néanmoins comme s'il en pouvait demeurer quelque morceau.

Ceffonds, 25 décembre 1938 (...) Je ne suis pas d'ailleurs en état d'écrire un traité complet de la folie humaine, et cela d'ailleurs aurait chance de ne servir à rien⁴.

Alfred Loisy vit aussi la Deuxième Guerre Mondiale : «La guerre était déchaînée: un jour, des aviateurs italiens vinrent lâcher des bombes sur la petite gare de Montier-en-Der (...), à 150 m de son jardin ». Quelque temps avant sa mort, il s'occupe de ses papiers et d'un transfert éventuel à la Bibliothèque nationale, dont il parle dans une lettre du 24 octobre 1939 :

L'ensemble des papiers peut rester ici tant que je suis en vie et en sûreté. Si nous sommes tous consumés dans un bombardement aérien, la question sera réglée.

Dans l'avant-dernière lettre qu'il a écrite, Ceffonds, le 5 décembre 1939, il pense au général prussien qui passe à la maison le 25 août 1870 :

Comment se fait-il que le temps passe si vite bien que souvent les jours soient insupportables. La raison philosophique doit être que le temps qui passe est une relation ; une fois passé, c'est surtout un souvenir d'autant plus vif parfois qu'il est plus lointain. J'ai plus présente à l'esprit l'arrivée du général prussien qui prit possession de notre maison le 25 août 1870 (je le vois encore *sur son cheval*, tenant en main une branche verte et disant : *Ce n'est pas nous qui avons voulu la guerre ; c'est votre empereur.*) - que les péripéties de la bataille de la Marne en 1914, et les événements de l'an passé... les imprimeries marchent maintenant au ralenti. Mais vous avez raison de surveiller de très près le mémorial de notre ami Guignebert. Ce qui sera fait sera fait, et nous ne gouvernons pas les événements... Les conséquences de la guerre actuelle pour l'avenir de science française ? ... Il est trop tôt pour les mesurer. Celles de la dernière guerre ont été bien fâcheuses, si je regarde seulement autour de moi. Celles de la guerre présente pourraient être pires encore, et aussi bien empireront-elles les précédentes ! Mais à quoi bon les regarder d'avance ! Soyons assurés qu'il y aura de la besogne pour les survivants... Ce que veulent les Russes ?... Le savent-ils bien eux-mêmes ? Je les crois plus sûrs de leurs volontés que M. Hitler. Ces gens-là sont des appétits plus que des volontés. J'ai cru longtemps qu'il y aurait plus d'humanité dans le bolchevisme ; mais celui-ci je crois, tourne à la tyrannie oligarchique visant à une oppression et non à une libération universelle. Nos communistes sont mal partis, ils n'auraient pas dû entrer dans l'alliance Staline-Hitler. Je crois d'ailleurs que la masse des ouvriers ne suivra pas les chefs, si le gouvernement laisse clairement voir qu'il n'entend nullement sacrifier le monde ouvrier à nos réactionnaires. Il n'y a plus chez moi d'occupation militaire. Ce que nous avons eu ne nous a pas gênés, mais nous a été plutôt de secours ; je vous expliquerai un jour pourquoi et comment. Maintenant, je ne crois pas, vu le caractère extrême de mon infirmité, qu'on veuille m'imposer par exemple un officier, car autant voudrait m'expulser moi-même et m'envoyer à l'hôpital.

Il dut mourir en 1940 sans avoir vu la fin de la guerre.

Pour mieux comprendre la conception qu'a Loisy de la guerre et ses analyses de l'époque contemporaine, il faut commencer par l'étude de ses écrits sur les vieux mythes de l'humanité. En effet, il défend souvent la thèse que la barbarie des époques lointaines a persisté jusqu'à présent et est très éloignée de l'idéal de fraternité de l'Evangile et de sa «religion de l'humanité». Dans le cadre de cet article, il n'est pas possible de donner une étude exhaustive, mais seulement un petit aperçu.

Alfred Loisy fut un grand assyriologue. Il a suivi les cours d'assyriologie au Collège de France et s'est intéressé aux rapports de l'assyriologie avec l'Ancien Testament. Ses connaissances archéologiques et historiques de l'époque de l'Ancien Testament sont immenses. Il tient compte de la plainte de l'humanité devant la guerre qui se retrouve dans les plus vieux documents de l'histoire humaine. Ses analyses de l'Ancien et du Nouveau Testament touchent aussi à la guerre, et quand ses adversaires se servent du Nouveau Testament comme aussi de l'Ancien Testament, pour justifier la guerre, il riposte aussi à l'aide de la Bible.

Il se réjouit dans les *Rituels accadiens* d'une publication qui constitue un enrichissement de la connaissances des rituels et des cultes de Babylone et de l'Assyrie, et où l'on se lamente d'avoir vu une « ville splendide » livrée à l'ennemi, les temples ruinés, un tremblement de terre est interprété comme « menace d'invasion » (RA 145)⁵. Le roi, après avoir enlevé et transmis ses insignes royaux au prêtre, doit confesser au prêtre de n'avoir pas péché en détruisant Babel, mais d'avoir plutôt travaillé à sa prospérité. « Je n'ai pas détruit Babel, je n'ai pas ordonné sa dispersion. (...) Je me préoccupe de Babel, je n'ai pas abattu ses murailles. » Le prêtre lui rend ses insignes seulement après cette confession (RA 166).

Dans *Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la genèse*, la guerre et le combat semblent être nés avec le début du monde et figurent dans les mythes les plus anciens. L'antagonisme entre le créateur et le chaos est déjà considéré comme une guerre, entre les dieux eux-mêmes règne l'inimitié et la guerre. La

cosmogonie est marquée par le principe du combat entre le créateur Marduk contre le chaos Tiamat. Les dieux surgissent seulement après « une lutte effroyable soutenue par Tiamat contre la plus brillante génération de sa descendance », qui se termine par la victoire complète de Marduk, le champion des dieux, sur l'armée du chaos (MBG 17 sqq.). Le chaos - Tiamat, pleine de colère - «pousse des cris terribles». Le chaos est conçu sous forme de guerre et exprimé en terminologie guerrière. Les armes et le sang sont là dès l'origine du monde, une hostilité sans merci règne assoiffée de sang, de venin et de terreur, ferment d'innombrables guerres. Les armes sont «irrésistible(s) (...) n'épargnent rien, ne redoutent pas le combat» (MBG 19). Le pouvoir militaire sur l'univers est transmis à Marduk, «notre vengeur» dont les armes « invincibles (...) extermineront » les ennemis. C'est un principe de vengeance et non de réconciliation qui domine tout l'univers (MBG 25). La fierté des chevaux de Marduk ressemble à celle du cheval de Job. Déjà dans les mythes les plus anciens, Marduk récuse la responsabilité de la guerre, ainsi il reproche au chaos Tiamat «d'avoir la première engagé la lutte, et il résume les griefs que les dieux ont contre elle ». Lors de la confrontation de Tiamat et Marduk dans la bataille, Marduk capture Tiamat dans son filet qui ressemble «aux filets et les langes dont Iahvé se flatte d'avoir entouré la mer, et qui sont les nuages et le brouillard » (Job, XXXIII, 9), après avoir déclenché l'ouragan pour l'anéantissement de l'adversaire. Profitant des faiblesses de l'adversaire, on cherche les points les plus délicats et les plus vulnérables pour le vaincre et l'achever sans merci. Le geste de triomphe sur l'adversaire écrasé se trouve donc dans les mythes guerriers les plus anciens de l'humanité (MBG 26 - 30).

Dans l'Ancien Testament se retrouve «le combat du Créateur contre le monstre du chaos. (...) La Bible connaît Tiamat et son armée» (MBG 31 sqq.). Marduk joue le même rôle par rapport à Tiamat que Iahvé par rapport au monstre Rahab. « Le monstre a été écrasé dès le commencement, et il faut encore une barrière pour le contenir, comme il faut toute la puissance de Iahvé pour imposer une soumission forcée aux alliés de son antique ennemi ». L'armée du chaos est constituée aussi par le monstre Léviathan et ses satellites. «Iahvé était armé contre Rahab comme Marduk contre Tiamat ».

Dans le second Isaïe, le bras de Iahvé a «fendu Rahab, transpercé le monstre », le monstre est donc écrasé comme dans le poème chaldéen. Dans un psaume, Iahvé vainqueur a «foulé comme un cadavre Rahab » et dispersé ses ennemis de son « bras puissant ». La puissance militaire a donc à nouveau triomphé sur les forces alliées déjà à la création du monde : « ce fragment poétique est encore un récit de la création où Rahab personnifie la mer et le chaos, où Rahab périt de la main de Iahvé où Rahab a des auxiliaires que Iahvé disperse et soumet avant d'organiser le monde. Dans le psaume, Dieu est aussi celui qui brise la tête des monstres comme Léviathan » (MBG 34 sqq.). Chez le prophète Ezéchiel, Iahvé châtière le pharaon d'Egypte, qui sera anéanti, nouveau monstre « sur lequel Iahvé étend son filet, comme Marduk a jeté le sien sur Tiamat ».

Dans le poème de *Gilgamesh*, la mère de Gilgamesh prie le dieu pour son fils qui veut partir au loin, en guerre contre « le terrible Humbaba » pour extirper le mal du pays (MBG 112). Le déluge y est décrit en accumulant le vocabulaire guerrier, mener l'attaque, embraser le pays. Même le dieu créateur gémit et tous les dieux pleurent en se demandant pourquoi avoir fait naître les hommes et ensuite prescrit

le combat pour la destruction de mes hommes,
De sorte que ceux que j'ai fait naître,
Comme le frai des poissons, remplit la mer ? »
Les dieux (...) abattus restaient là pleurant ;
Leurs lèvres serrées ... (...)

Mais la guerre du déluge ne s'arrête pas par les larmes et la pitié, seulement après sept jours, « le déluge (et) l'ouragan cessèrent le combat qu'ils avaient livré, pareils à une armée» (MBG 149 sqq.).

Dans L'Ancien Testament, selon *La Consolation d'Israël*, l'histoire est une succession de châtements et de récompenses de Dieu sanctionnant le comportement de son peuple élu fidèle ou infidèle à Iahvé.

Qui a livré aux spoliateurs Jacob et aux pillards Israël ?
N'est-ce pas Iahvé, contre qui nous avons péché,
dans les voies duquel on n'a pas voulu marcher,
et dont on n'a pas écouté la loi ?
Qui a répandu sur lui le feu de son courroux
et la violence de la guerre ?
Entouré de flammes, il n'a pas compris ;
brûlé, il n'a pas fait attention. (CI 96)
(Asservissement des nations et châtement des oppresseurs d'Israël. (CI 108))

Dans un article sur Ernest Renan⁶, historien d'Israël, il est question du livre *Iasar* ou livre des *Guerres de Iahvé* (fin du Xe siècle). Dans *La Religion d'Israël*, Loisy retrace sur plus de 400 pages l'histoire millénaire des guerres sanglantes d'Israël qui ont accompagné l'instauration du culte de Iahvé. L'histoire d'Israël est depuis Josué

une longue série d'infidélités, que punissent des revers, et qui a été coupée çà et là de repentirs, d'accès de fidélité récompensés ; l'exil est un châtement (...) mais il reste une espérance : Iahvé n'abandonnera pas son peuple repentant ni la race de son serviteur David. (RI 26)

Le Livre de Job où l'on aperçoit probablement l'influence d'Amos et d'Isaïe, traite aussi la question de la guerre « sous la menace du péril assyrien » comme expression de la volonté divine.

Dieu ne peut pas être injuste. Le maître du monde ne peut pas manquer à l'équité. C'est lui qui juge tout, et ses arrêts s'exécutent sur les nations comme sur les individus. (...) Attends humblement la décision du souverain juge. Dieu n'est pas indifférent aux affaires de ce monde. (...) Mais la souffrance est pour les justes une introduction à la félicité. (...) Garde-toi donc de perdre patience et de te souhaiter la mort. (...) Au lieu de le critiquer, il convient de le louer. (...) Pauvres mortels que nous sommes, nous n'avons qu'à révéler sa majesté. (RI 29)

Dans l'Evangile, Loisy voit surtout un idéal de paix et de solution paisible des conflits - en s'opposant à son interprétation « impérialiste » en faveur d'une justification de la Première Guerre Mondiale - tout en tenant compte de l'interprétation de l'utilisation de la violence dans le Nouveau Testament où Jésus a pourtant aussi apporté le glaive. Loisy ne nie pas la nécessité d'une guerre de légitime défense contre des « peuples assassins ».

Dans son analyse du *Discours sur la Montagne*, il met en relief le caractère paisible de l'Evangile qui ne prône pas la conquête armée par le Messie pour « délivrer les Juifs de la domination étrangère (...) Jésus et ses fidèles sont doux. La patience, et non la violence, procurera l'avènement du règne de Dieu » (DM 19).

Le personnage du centurion⁷ a engendré une interprétation de l'état militaire et de sa justification par l'Evangile dans la Première Guerre Mondiale. Loisy évoque le personnage historique d'un centurion, « dans Luc, un homme important, qui aime les Juifs et qui a fait bâtir une synagogue », dans *Le quatrième Evangile* (QE 376 sqq), « un officier de roi, fonctionnaire de palais, ou chef militaire. Il s'agirait d'un officier d'Hérode Antipas (...) de quelque païen de noble origine, favorable aux Juifs, comme le centurion de Luc » (QE 381). Ailleurs, la défense militaire contre toute une armée s'effectue paisiblement, par la parole, sans avoir recours aux armes :

L'armée de Satan est étendue devant le Sauveur par une seule parole de sa bouche (...) « Je suis », (QE 823).

Loisy analyse l'utilisation de la violence lors de l'arrestation du Christ, avec la coupure par Pierre de l'oreille de Malchus, serviteur du grand-prêtre. Jésus interdit à Pierre, qui est armé, l'utilisation de la violence pour le défendre. Pierre n'est pas puni pour sa défense du Christ par le glaive. Dans son article sur *l'Apocalyptique chrétienne*, « la description primitive marquait trois moments de la fin : le commencement des douleurs (...) guerres, tremblements de terre, famines, tout le cortège des fléaux qui peuvent accabler l'humanité » (AC 89), il constate que « les rois et les armées sont exterminés par le glaive du Christ, et que les oiseaux se repaissent de leurs cadavres » (AC 219). Dans l'interprétation de *L'Apocalypse de Jean* par Loisy, le deuxième cavalier amène la guerre, le troisième la famine, le quatrième la peste. Plus difficile à discerner est le rôle du premier, qui est présenté simplement comme un vainqueur. (...) les quatre premiers fléaux sont systématiquement coordonnés : un tiers de la terre est brûlé, un tiers de la mer changé en sang (...) Les trois dernières trompettes s'enchevêtrent avec trois « malheurs ! » (AJ 27-29) La description primitive marquait trois moments de la fin : commencement des douleurs, guerres, tremblements de terre, famines, tout le cortège des maux qui peuvent accabler l'humanité (...) (AJ 44).

Les *Morceaux d'Exégèse* parlent du combat de l'empire de Satan ennemi de Dieu, qui se combat aussi lui-même, sorte de guerre civile innée, il est aussi question du combat contre les démons avec l'aide de Dieu, on le compare à une maison détruite où la discorde règne ou à un empire dévasté s'entre-divisant qui ne peut subsister. Ce sont les paraboles de l'« empire divisé, (du) guerrier vaincu ». Dans *Les Evangiles synoptiques*, on ne trouve pas d'appel à résister à la violence :

Matth. (...) prêchez-le sur le toit. En ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme. Craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps dans la géhenne. (ES 24)

On trouve le rêve de la Paix Perpétuelle dans Saint Matthieu, mais Jésus apporte d'abord la guerre:

On rêvait d'une paix éternelle, réalisée sur la terre, et à laquelle présiderait le grand roi, fils de David. Ce n'est pas ainsi que débute l'Évangile. Jésus n'apporte pas encore la paix, ce qu'il apporte maintenant, c'est la guerre, parce que la prédication de l'Évangile aura pour effet immédiat d'amener la division dans les familles, tel membre acceptant la foi en Jésus, tel autre la rejetant, et les incrédules persécutant les fidèles. La venue de Jésus a donc pour conséquence directe, non pour but (le langage biblique ne distingue pas nettement ces deux idées), la division signifiée métaphoriquement par le glaive. L'énumération des personnes qui se combattent est une réminiscence de Michée (VII, 6). Saint Luc remplace « le glaive » par « la discorde ». (ES 43sq.)

Dans les *Études évangéliques*, on trouve dans les paraboles du festin et des vigneron meurtriers la légitimation de la guerre comme punition d'un peuple pour ses péchés et son infidélité envers Dieu :

Il n'est pas douteux que ce soit une allégorie. (...) On ne conçoit pas qu'un propriétaire assez puissant pour exterminer, sans autre forme de procès, les ouvriers qui ont sa vigne en location, laisse tuer l'un après l'autre ses serviteurs, et qu'il envoie même après eux son fils pour le faire tuer aussi. Mais le propriétaire est Dieu, la vigne est Israël ; les serviteurs (...) les prophètes, le fils (...) est Jésus (...) l'extermination des vigneron signifie la punition des Juifs (...) (EE 51)

Dans sa *Leçon d'ouverture du cours d'histoire des religions au Collège de France*, le 24 avril 1909, Loisy parle d'Albert Réville et de sa religion de l'humanité, il prône son développement à travers l'histoire :

A travers les mythes imaginaires, les cultes bizarres, grossiers, souvent cruels, derrière le fanatisme ardent des religions qui grandissent, (...) il faut savoir, encore et toujours, discerner l'aspiration de l'humanité vers un idéal (...) qui souvent se réveille quand on croit l'avoir à jamais rassasiée et endormie ; qui (...) a été un facteur essentiel de la civilisation ; qui, à l'heure présente, soulève tant d'âmes (...) gagnées au culte de l'humanité, grand et pauvre dieu, si digne d'admiration et de pitié (25).

Alfred Loisy ne s'est pas seulement intéressé à la guerre dans son enseignement assyriologique et biblique, mais il a écrit plusieurs ouvrages de témoignage sur son temps. Il publie en 1915 *Guerre et Religion*. A l'éclatement de la Première Guerre Mondiale, dans son analyse des origines de l'impérialisme allemand, Loisy défend la France contre le reproche allemand de ne vouloir que la revanche et la vengeance pour la débâcle devant Bismarck. La France n'aurait pas été animée d'un esprit de revanche pour 1870/71, bien qu'elle redoutât toujours le danger d'une nouvelle guerre, mais aurait essayé jusqu'au bout de sauver la paix. Toutes les manoeuvres politiques avant l'éclatement de la guerre ne s'interpréteraient pas selon cette optique, la prétendue volonté allemande de paix ne serait que de l'hypocrisie. Les Français se seraient consolés de la débâcle dont il voit les causes dans l'incapacité des chefs sans former un désir de revanche, malgré la mutilation territoriale et la plaie ouverte de la conscience nationale dont l'Allemagne semblait cultiver le tourment, partageant l'impression d'oppression allemande avec les provinces ravies. Mais la crainte d'autres manifestations de l'impérialisme allemand était toujours présente et faisait peser sur les relations comme une épée de Damoclès. La France agissait pour supprimer ce danger dans le désir de satisfaire son besoin de sécurité et non dans un désir de revanche.

Dans ses jugements sur la Première Guerre Mondiale, Loisy retrouve la barbarie et la brutalité des époques anciennes qu'il met souvent en parallèle avec la triste actualité dans la critique de la mentalité allemande avant la guerre. Loisy se préoccupe de la guerre impérialiste et agressive (peuples assassins) de 1915 contre laquelle la défense est nécessaire et légitime. Il déplore la contradiction entre la fraternité de l'Évangile et la guerre qui est pour lui « un crime inexcusable contre Dieu et contre l'humanité, crime auquel tout chrétien devrait s'interdire de prendre la moindre part » et que « les chrétiens, sans s'en apercevoir, se comportent en temps de guerre comme si l'idée chrétienne n'existait pas pour eux » (GR 9 sq.). La guerre serait un « fait brutal (...) un legs de l'animalité à l'humanité ». Face à la difficulté d'abolir toute guerre, il faut au moins « en limiter de plus en plus la cruauté ». Ceci n'est pas à comprendre au sens d'un pacifisme absolu, il faut parvenir à admettre la légitimité de la guerre seulement « contre les peuples assassins ». (GR p. 13) Il déplore la neutralité « pitoyable » du pape Benoît XV qu'il accuse en plus d'une « singulière absence de sentiments humains, paternels et chrétiens, devant les peuples acharnés à se détruire (...) En une telle place et parmi des circonstances aussi tragiques, toute parole qui n'est pas un acte de justice et de bonté ne peut produire qu'une déception » (GR 4-6). La neutralité du pape Benoît XV, qui voit en la guerre le châtement des péchés commis semble vouloir attribuer cette neutralité aussi à Dieu qu'il sollicite d'imposer « la paix à ses enfants divisés », au lieu de le prier de faire justice et de soutenir ses enfants dans la défense légitime de leur pays (GR 135 sq.). Il parle de la « contradiction qui existe entre l'Évangile et le patriotisme, tant sous la forme monstrueuse (...) dans l'impérialisme allemand, que sous les formes légitimes qu'il revêt chez les peuples de la coalition anti - allemande » (GR 6). Il constate, quant à la guerre, « l'évidente impuissance de l'Évangile et du catholicisme à en tempérer les horreurs, à rendre

compte de ce fléau et à solutionner les grandes questions qu'il soulève » (GR 7). En juillet 1915, Loisy prône son humanisme :

L'homme vit sur la terre en pèlerin d'un jour. Si fragile pourtant que soit la planète elle-même sur laquelle s'ébat cet être inconsistant, c'est elle qui le nourrit, lui et ses pensées fugitives. Ne pardons pas de vue les conditions qu'elle fait à son existence. Quels que soient les progrès de l'avenir, les hommes continueront d'être chair et os, et d'habiter à la surface du sol. Ne cherchons pas dans un idéal trop abstrait le principe de leur progrès. L'humanité réelle est celle qui vit maintenant. C'est de celle-ci, qui est nous-mêmes, qu'il convient de scruter, autant que possible, les folies pour y mettre quelque raison, les tares morales pour les corriger peu à peu, les germes de sagesse, de justice et de fraternité que déjà elle porte, pour les faire grandir et les amener à maturité. (GR. 23)

Il accuse chez les Allemands un « amalgame de nationalisme fanatique et de christianisme dénaturé (...) Ils ont confisqué Dieu et l'Écriture à leur profit. C'est pour eux que le Créateur a fait le monde, et c'est pour eux, c'est d'eux que l'Esprit saint parle dans la Bible. (...) On dirait que les savants allemands n'ont peiné sur la Bible depuis plusieurs générations, s'obstinant à en dégager le sens historique et original, que pour oublier en un jour ce grand effort d'exégèse scientifique et retrouver l'Allemagne et les Allemands dans tous les coins de l'Écriture » (GR 14s.). Face à l'éclatement de la Première Guerre Mondiale, il en analyse les origines idéologiques qui remontent au 19^e siècle. Il reproche à l'Allemagne d'introduire le pangermanisme dans l'Évangile, de justifier par la Bible l'impérialisme, le désir de l'hégémonie allemande. « Mais puisque Dieu est le dieu des Allemands, le règne de Dieu ne peut être aussi que le leur, et ils prendront à leur compte le droit de l'Éternel » (GR 16). Il reproche à l'Allemagne, « nation de proie qui proteste hautement n'avoir voulu que la paix, parce qu'elle aurait préféré satisfaire, sans risquer les chances des combats, son appétit de domination » d'avoir préparé « longuement » la guerre (GR 45) et le « plan grandiose » d'instaurer la domination allemande, « la culture allemande et les Allemands (comme) les maîtres de l'univers » (GR 46).

Il reproche au théologien Adolf von Harnack, conseiller et ami de Guillaume II, l'usurpation de la Bible pour l'impérialisme allemand : « c'est la domination universelle du germanisme qu'il s'agit de promouvoir ». Il a du mal à comprendre cette transformation de l'individualisme qu'incarne le « rétablissement du pur Évangile » par la Réforme en un accaparement de Dieu par le nationalisme, Dieu étant

le dieu des Allemands, comme Iahvé était le dieu d'Israël, et Camos le dieu de Moab, (...) Dieu est le dieu des combats, grand exterminateur d'hommes et brûleur de villes, (...) le souci de sa providence est l'exaltation du peuple allemand, son œuvre l'instauration de la domination allemande, son règne celui de l'Allemagne sur la face de la terre ! (GR 18sq.) » (GR 16-18)

Il reproche à l'Allemagne d'avoir germanisé le christianisme et de mettre leurs théologiens au service de leur politique d'agression et de domination en justifiant toutes les cruautés de la guerre, ce qui lui rappelle les dieux assyriens mis aussi au service des conquêtes des rois. Les allemands porteraient leur Dieu en eux, ils n'auraient donc même pas besoin de l'invoquer. Ce Dieu, emblème de l'armée « comme une cocarde ou la pointe d'un casque » serait la personnification non « d'un grand idéal humain », mais « d'un appétit national » colossal. La tradition de ce nationalisme extrême ne remonterait pas seulement de Guillaume II à son grand-père Guillaume I, mais jusqu'aux rois assyriens.

Le dieu des Allemands est un très vieux dieu. Lorsque les rois de Ninive, grands tueurs d'hommes et voleurs de contrées, faisaient le récit officiel de leurs expéditions, ils ne manquaient pas d'écrire : « Avec la protection du dieu Assur mon seigneur, je marchai contre tel pays. » Le dieu portait le nom même du peuple ; Assur était l'Assyrie, Assur était l'Assyrien. Le dieu des Allemands est l'Allemagne, il est l'Allemand. Son nom sur les drapeaux de l'Allemagne n'empêche pas la guerre voulue par Guillaume II d'être d'intérêt purement allemand, et même il ne signifie pas autre chose que cet intérêt, que le furieux désir d'abattre au profit de l'Allemagne les peuples voisins des Allemands. La guerre de Guillaume II n'est pas plus religieuse au fond que ne le furent celles de Sennachérib et de Nabuchodonosor. L'invocation du dieu des Allemands ne fait qu'en accentuer le caractère de nationalisme étroit et avidement égoïste.

Il voit l'idéal de fraternité de l'Évangile trahi :

Et l'on pourrait se demander si l'Europe est encore chrétienne ou si elle l'a jamais été. Car le christianisme a proclamé la fraternité des peuples ou plutôt la fraternité de tous les hommes sans distinction de nationalité. Or ce sont les nations prétendues chrétiennes qui maintenant s'exterminent sans pitié. Le christianisme est-il donc en train de se détruire lui-même ou bien n'existe-t-il déjà plus ? Aurait-il passé sur le monde comme un rêve d'immortalité bienheureuse, sans y laisser seulement le souvenir de la loi d'amour qu'il disait être la sienne ? Les dieux qu'il avait supplantés semblent ressuscités. Assur de Ninive, Marduk de Babylone, Amon de Thèbes, Jupiter Capitolin revivent dans le dieu des Allemands. Que fait cependant le dieu des chrétiens ? Chefs et peuples se conduisent comme s'ils ne le connaissaient pas. Mais la terre est encore pleine de ses représentants officiels, et sans doute n'auront-ils pu rester muets devant la crise présente, le plus formidable démenti qui ait été porté à leur foi depuis qu'elle existe. (GR 40 -50)

Il s'oppose à la justification par le théologien allemand et ami de Guillaume II Adolf von Harnack de la violation de la neutralité belge, de l'invasion de la Belgique en s'appuyant sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Dans le chapitre « David et la Neutralité Belge », Loisy attaque ses arguments de la façon la plus virulente. Il s'appuie sur l'histoire de David au premier livre de Samuel qui, par le mensonge, obtient du prêtre du pain sacré pour assouvir sa faim. Selon von Harnack, l'Allemagne « n'a violé aucun droit », car « en cas de nécessité (...) ni le droit ordinaire ni ses formalités n'obligent ». Si David n'avait pas mangé le pain sacré, il serait mort de faim, donc

il est un droit de la nécessité qui briserait le fer et qui brise les traités ; c'était une nécessité de salut pour l'Allemagne de tomber au plus vite sur la France en traversant la Belgique ; elle avait donc le droit de passer sur le corps de la Belgique, tout comme David avait le droit de manger le pain sacré.

Le Nouveau Testament ne peut pas non plus servir à justifier la violation du territoire belge. Jésus cite l'exemple de David (dans *Marc*, II, 26) pour justifier que ses disciples transgressent la loi du sabbat en arrachant des épis « pour satisfaire leur appétit », les lois étant faites pour servir les hommes et non pour leur nuire. Von Harnack aurait eu ses raisons pour ne pas citer le Christ dont il ne pouvait pas songer à se servir pour autoriser la guerre, « et à plus forte raison la guerre allemande ». A propos de la guerre, le Christ « n'eût sans doute rien eu à dire, si ce n'est qu'elle est une œuvre de l'enfer et que celui qui la déchaîne est un suppôt de Satan. » Les Allemands auraient plutôt utilisé la loi du plus fort, la loi des bandits, en violation des lois régissant les relations internationales qui garantissent la liberté des Etats neutres. La Belgique ne constituait pas un morceau de pain pour apaiser « les tiraillements d'estomac » du « premier vagabond venu ». Loisy demande ironiquement si « la haute culture dont M. von Harnack est un des plus illustres représentants » ne serait que le désir de tyrannie et de « domination brutale ». (GR 118)

David ne fit probablement pas grand mal en mangeant les pains consacrés. Mais il est des choses saintes qu'on ne doit point traiter comme pain béni : parmi celles-là est la justice internationale, qu'il faudra bien, un jour ou l'autre, dans l'intérêt de toutes les nations, mettre au-dessus de l'intérêt national immédiat, égoïste, étroit et insatiable, si l'humanité n'est point destinée à se détruire elle-même d'autant plus sûrement qu'elle saura mieux tuer et qu'elle respectera moins le droit (GR 114- 119).

Dans le chapitre « Les Allemands et le règne de Dieu », Loisy attaque un autre théologien protestant, M. Deissmann, professeur à Berlin auquel il reproche de faire « du Dieu de l'univers et de l'humanité le dieu d'une nation », résurrection des dieux nationaux de l'Ancien Testament, pour l'apothéose de l'héroïsme allemand prétendu, mais en vérité en portant au paroxysme le fanatisme national. Les Allemands ont fait de l'Evangile ordonnant aux hommes de s'aimer une nouvelle « révélation suprême du dieu allemand dans la guerre allemande » qui ordonne le massacre, descendu Jésus dans leurs casernes pour le transformer en guerrier farouche, ont abaissé Dieu en le faisant à leur image, marchant « à leur tête, heureux de voir tomber les hommes, brûler les villes, s'écrouler les cathédrales. » Pour Loisy, la guerre est contraire à l'Evangile et pas « une guerre sainte, la plus grande manifestation de force et par là même de religion vivante que l'univers ait jamais vue (...) le plus parfait accomplissement de l'Evangile qui se puisse rêver. » (GR 134 sqq.) L'atrocité, la barbarie et la cruauté de la guerre semblent augmenter sa sainteté, notion qu'on retrouve chez les peuples primitifs (GR 143).

Des guerres saintes, de l'épouvantable sainteté dont est pourvue la guerre allemande, se rencontrent en effet dans les humanités inférieures qui ne sont point parvenues à l'idée d'humanité, qui ignorent même la notion de justice internationale, qui sont à elles-mêmes tout l'univers et qui se sont fait un dieu de leur appétit. Toute manifestation de la force nationale est ainsi une épiphanie divine. On avait cru à tort que les peuples européens étaient sortis de cette religion brutale ; les Allemands du moins y sont retombés par tout l'effort de leur pesante culture. Humainement parlant, il n'est pas de guerres saintes, la guerre étant d'elle-même inhumaine et conséquemment impie, si les mots de sainteté et de piété doivent garder dans le langage de la civilisation une valeur morale.

La guerre de défense est légitime face à l'inhumanité de la guerre sainte :

Il peut y avoir cependant des guerres justes, contre des groupes humains qui sont ou qui se mettent en dehors de l'humanité, ou plutôt au-dessous, ne connaissant d'autre droit que la force, d'autre raison que l'extermination, d'autre passion que la convoitise et la haine. Contre ces humanités sans humanité, l'humanité peut et doit se défendre, et la guerre est légitime. Mais de guerre sainte (...) il n'en est que pour les peuples de demi - culture qui ont gardé la mentalité du sauvage sous les dehors de la civilisation et qui prennent pour divinité leurs armes de mort (GR 145 sqq.).

M. Deissmann justifie la « guerre sainte » par l'Ancien et le Nouveau Testament, se réclamant « de la vieille religion romaine » ou du Iahvé de l'Ancien Testament « n'ayant jamais péché par excès de tendresse ». Loisy s'oppose à l'« exégèse abracadabrante » de M. Deissmann qui transforme en cri de guerre « l'exhortation de Paul aux Corinthiens » de rester vigilants, fermes et forts et de se comporter de

manière virile (I Cor. XVI, 13) ou de l'Apocalypse (II, 10) d'être fidèle jusqu'à la mort. Les Allemands se reconnaissent dans le bonheur de ceux qui sont persécutés et qui subissent les injures et « la haine du monde » (Matth. V, 11). Selon M. Deissmann, les Allemands seraient maintenant « le sel de la terre » et la « lumière du monde » (Matth. V, 13-14), malgré la «signification historique et «palestinienne» de ces mots. Pourtant, « Jésus et les apôtres se sont sacrifiés sans tuer personne », et n'ont pas tué au maximum le plus grand nombre de leurs ennemis. L'Allemagne transforme de manière blasphématoire une sentence biblique en sentence exterminatrice pour justifier son « idéal de domination temporelle », « l'Allemand n'entend perdre la vie que pour gagner l'univers ». Pour Loisy, l'interprétation allemande de la Bible est une caricature de l'Évangile. Le Christ n'a pas « patronné » la guerre en disant « qu'il n'était pas venu apporter la paix, mais la division » (Matth. IX, 34), il n'a pas exhorté ses disciples à se battre contre leurs futurs persécuteurs ou d'autres. Le christianisme primitif n'est pas « une religion de guerre parce qu'il brave la mort », car les fidèles meurent comme le Christ sans tuer.

La pensée de l'Évangile sur la guerre est dans la parole prêtée au Christ pour réprimander le disciple qui avait tiré l'épée à Gethsémani contre les satellites du grand - prêtre (Matth. XXVI, 52) : « Remets ton épée en sa place ; tous ceux qui prennent l'épée périssent par l'épée. »

La guerre allemande n'est pas non plus à rapprocher du jugement dernier, les soldats allemands étant peut-être « les anges du dieu allemand pour l'exécution de ses vengeances », mais pas « les messagers de la justice éternelle ». Le ridicule de se croire « de sel de la terre et la lumière du monde » révèle la brutalité, car « de sel de la vertu allemande est tout en explosifs, et la lumière de la science allemande se résout en gaz asphyxiants ». Les Allemands ont plutôt « toutes les qualités requises pour devenir les bourreaux de l'humanité » (GR 146-151).

Dans *Mors et Vita*, face à la guerre, il constate l'indifférence de l'univers aux événements horribles de la terre qui s'inscrivent dans la boucherie quotidienne de la nature :

A quoi bon philosopher aujourd'hui sur le sens de la mort et sur le sens de la vie. N'est-il pas trop évident que la vie et la mort des hommes ne comptent guère et qu'elles signifient peu de chose dans l'économie générale de l'univers ? Le soleil, en ces jours d'angoisse, ne s'émeut pas plus du sort des humains que des accidents qui surviennent ici-bas dans les fourmilières, ou du grand carnage qui se fait sans relâche parmi les animaux de la terre et les poissons des eaux. (MV p. 5) (MV p. 9)

Les hommes, croyants ou non, meurent, souvent à la fleur de l'âge, pour la patrie et la société sans philosophie sur la vie et la mort :

Ceux qui participent le plus activement à la mêlée des peuples vivent et meurent en hâte, sans discuter ni la vie ni la mort, défendant leur société, leur patrie, leur idéal d'humanité, mourant pour que vivent cette société, cette patrie, et cet idéal (...) (MV p. 8, 11-13). une perte souvent lamentable et profonde, lorsqu'elle fauche dans leur fleur des existences jeunes et qui promettaient d'être fécondes. (MV p. 30)

Il raconte la mort de trois de ses amis, parmi lesquels un va,

au péril de ses jours (oubliant qu'il avait un frère médecin, retenu contre tout droit prisonnier en Allemagne), ramasser quelques blessés ennemis, tombés entre les deux lignes, qui se lamentaient, disait-il, à fendre l'âme, et que nul, ni d'un côté ni de l'autre, n'osait secourir. (MV)

Il les met dans la longue tradition des

Voix lointaines des humanités qui nous ont précédés, qui nous portent et qui subsistent en nous ; voix plus proches de nos frères tombés, qui parlent encore bien que morts, et avec plus d'autorité que s'ils étaient vivants ; (...) au fond de nous-mêmes que résonnent et la voix ancestrale des siècles disparus, et la voix fraternelle de ceux qui maintenant reposent dans la pourpre de leur sang, martyrs de la foi qui nous était commune avec eux. Et c'est ainsi qu'il convient de méditer sur la vie, la mort et le devoir, devant la vie, la mort et le devoir en action, non pas dans l'isolement d'une raison fière d'elle-même et qui jongle avec ses idées pour en tirer une solution inédite du problème humain (R 30-35).

On ne pourrait pas utiliser le centurion de Capharnaüm qui a recours à Jésus pour son fils malade, pour prouver que Jésus a « canalisé dans la personne du centurion les militaires et leur état », comme le fait E. Psichari⁸ dans son livre *Le voyage du Centurion*. A l'époque de Jésus la conception d'une guerre nationale n'existait pas, ni de rapports internationaux, ni de défense nationale. La transformation du « Christ d'un idéal plus que pacifiste » en « une divinité sanglante, un maître de l'extermination, un chef céleste des armées nationales (...) l'idéal de paix dans la charité » qu'est l'Évangile en une philosophie de légitimation de guerre relèverait de « la plus invraisemblable fantaisie. Autant vaudrait demander au Bouddha des idées sur le sujet. Mahomet seul en a, qu'il n'est pas bien utile d'importer chez nous » (MV

54-61)⁹. Il serait absurde d'interpréter les Evangiles comme un « véritable manuel du patriote et du soldat ».

Certaines contradictions qu'ils présentent étaient faciles à exploiter. A côté du précepte absolu, et qui devait nécessairement rester plus ou moins théorique, de ne point résister à la violence, de tendre la joue gauche à qui vous frappe la droite, d'abandonner votre manteau au voleur qui vous prend votre tunique, de ne pas vous soucier plus de votre vie et de votre subsistance que les passereaux confiés à la garde de Dieu (...) on remarque le passage où Jésus, sur le point de se rendre à Gethsémani, conseille à ses disciples de ne point rester désormais sans armes(...); et, sans égard au texte d'un autre Evangile où le Christ tance vertement le disciple qui a tiré l'épée pour le défendre dans le jardin des Oliviers, lui disant que qui prend le glaive périra par le glaive (...), on imagine que le Maître divin, en autorisant la défense privée, - ce qui eût été une concession imposée à l'idéalisme théorique par les conditions de la vie réelle, - a par là même autorisé la défense nationale (...). L'alliance du sabre et du goupillon est, comme celle du trône et de l'autel, très ancienne mais fort ébranlée. (...) Et la guerre actuelle ne se fait ni pour Odin ni pour le Christ. (...) Une conception d'humanité vraie lutte contre une conception d'humanité brutale.

Le sacrifice de la vie sur le champ de bataille, si l'on pouvait encore utiliser ce terme avec les armes modernes, comme la plus haute manifestation du courage et du dévouement serait un résidu du temps de la barbarie et subsiste dans « les milieux qui ne sont pas sortis de la barbarie, ou qui y retombent »

Et donc l'odieuse coutume d'extermination réciproque n'est pas encore périmée, même nous voyons que certains peuples soi-disant civilisés et qui sont décidés ouvertement à courber tout l'univers, au besoin par le fer, par le feu et par les gaz asphyxiants, sous leur culture brutale, honteux asservissement de l'homme, estiment que le courage militaire est le plus grand, presque seul grand acte de dévouement qui s'impose à l'individu.

Dans l'avant-propos de son livre sur *La religion*, Loisy constate face à la Première Guerre Mondiale :

Lorsque Noë fut sorti de l'Arche (...) Iahvé pensa en lui-même : « Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme ; car la pensée de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse. » Ainsi le vieux dieu, s'avouant que la leçon du châtement ne servirait jamais à rien, laissait dorénavant aux humains le soin de s'exterminer eux-mêmes. Ce à quoi ils n'ont pas manqué. (R p. 1)

Il dénonce aussi « la tentative d'hégémonie mondiale que l'Allemagne ne renonce pas à poursuivre » (R 15). L'Allemagne serait atteinte d'« un vent de folie (...) cette infatuation de soi est précisément la marque d'une moralité inférieure, d'une mentalité de primitifs, incapables de comprendre que les humanités voisines ont les mêmes droits que la leur au soleil de l'humanité » (R 12 sqq.). Il dénonce « l'égoïsme national (...) l'appétit de conquête et de domination est ce qu'il y a en soi de moins sacré, de moins religieux, de moins moral. (...) Si un peuple est fou de vanité, les autres peuples ne sont pas obligés pour autant de flatter sa manie (...) Aucun peuple n'est autorisé à vouloir une guerre de violence et de conquête. Le vol et l'escroquerie, que l'on réprovoque entre particuliers, sont aussi bien condamnable entre nations (MH p. 215).

Loisy dénonce le totalitarisme très tôt. Dans une lettre à Marquet de Vasselot, il avertit déjà en 1906:

Il me semble que les autorités ecclésiastiques se prêtent bien complaisamment au tapage et se compromettent dans des alliances déjà trouvées dangereuses (nationalisme et antisémitisme). Mais c'est leur affaire.

Lors de la Première Guerre Mondiale, il prévoit déjà en 1915 la Deuxième dans son analyse de l'impérialisme allemand :

La folie de l'Allemagne n'a pas éclaté en un jour ; depuis longtemps elle monte, et on la regardait monter sans seulement y prendre garde, ou même en s'y laissant gagner. Ses chefs et ses docteurs n'auraient-ils pu être avertis? (...) N'y aurait-il pas lieu de les prémunir eux-mêmes ou de prémunir au moins les autres contre la contagion dont l'Allemagne court le risque d'être la première victime?... Nous voyons de terribles jours ; mais ceux qui viendront après nous en verront de plus sombres encore, et ils verront quelque chose de pis que la fin du monde, ils verront régner ici-bas une barbarie savante et immorale, si de toutes parts les bonnes volontés ne se lèvent pour dominer les appétits et réclamer comme droit des nations, sur notre misérable planète, un peu de justice. (...) Les Allemands n'ont qu'un mot à dire : « L'Allemagne par-dessus de tout », mais ils le répètent sur tous les tons et avec des commentaires parfois instructifs pour quiconque n'est point lui-même possédé par cette magique formule. (GR p. 129- 133)

Dans ses doutes, il semble prévoir à nouveau la Deuxième Guerre Mondiale. Malgré la Société des Nations, le danger de guerre persiste:

En politique, le mouvement est donné pour une organisation internationale de l'humanité. Aucun grand peuple ne pourra désormais se suffire à lui-même ni vivre dans l'isolement. Il semble pareillement impossible, non qu'un peuple rêve encore d'asservir les autres, - car les collectivités humaines, comme les individus, peuvent être sujettes à des crises de folie ou à des idées fixes qui sont une forme permanente d'insanité, - mais qu'il réussisse à instituer de façon durable

sa tyrannie. La sagesse la plus rudimentaire conseillerait donc aux peuples, à tous les peuples, de pratiquer désormais une politique d'humanité en conciliant tous leurs intérêts dans la justice, le suprême intérêt de tous étant dans cet accord fondé sur la justice internationale. Y parviendra-t-on sans que des peuples fous déchaînent à nouveau des cataclysmes comme celui d'où nous sortons ruinés, non corrigés ? On ose à peine l'espérer. L'immense folie de la guerre ne sera bien comprise et répudiée que lorsqu'on en sentira l'atroce abomination. Les peuples civilisés ont renoncé à manger l'homme : comment ne se sont-ils pas encore aperçus qu'il ne leur est pas plus permis, pas plus honorable, pas plus salubre de se tuer que de se manger les uns les autres ? S'ils sont des hommes, et non des fauves, qu'ils respectent la vie d'autrui ? Tant que la politique ne mettra pas tous ses soins à supprimer la guerre et à remplacer par des arrangements équitables cette solution bestiale des difficultés entre peuples, elle ne sera qu'une fausse science, un art douteux, un jeu louche, la guerre des ruseurs faisant intermède aux guerres des meurtriers. (RH p. 92s.)

Il s'oppose à l'impérialisme raciste déjà en 1926 dans son ouvrage *Religion et humanité*, où il mène une attaque virulente contre le projet de « la suppression des races inférieures » jaunes et noires et contre toute manipulation de la « race noble (...) ce programme l'emporte pour la barbarie sur les plus odieux impérialismes. » Dans *La crise morale du temps présent et l'éducation humaine*, il est horrifié que, dans l'après-guerre, se fasse « obstacle à l'union fraternelle des peuples » (CME 275 sqq.) par

des morales nouvelles poussent hors de chez nous comme une végétation désordonnée, - et quelles morales, grands Dieux ! - la morale fasciste : Tu regere imperio populos, Romane, memento ! - la morale hitlérienne : Deutschland über alles ! - la morale soviétique : Communisme partout, et guerre à Dieu ! - (CME 2)

Il constate

une crise de la morale dans les religions (...) et en conséquences des mythes qui portent les religions et le catholicisme ; dans l'Allemagne contemporaine, par le mythe raciste d'Adolf Hitler ; en Italie, par le mythe impérialiste de Mussolini ; dans les socialismes, spécialement en Russie, par le mythe marxiste et soviétique (CME, 5)

Il accuse le caractère « antiscientifique » du racisme allemand :

L'horreur du judaïsme et la persécution violente qu'on lui fait subir, on essaie de les justifier scientifiquement. Vaine excuse. (...) Et n'en est-ce pas une autre que de l'induire à vouloir démontrer que Jésus n'était pas juif ? (...) Le caractère naïvement et audacieusement anti-scientifique faite à tout Allemand de concourir pour les prix Nobel. (...)

Dans le chapitre « le racisme allemand et la morale », il continue ses attaques virulentes du banditisme du national-socialisme, de l'insolence du racisme et du caractère rebutant et assommant du livre d'Hitler en prévoyant l'extermination des Juifs : « On remarquera que le racisme, qui a inventé la race allemande afin de la construire, a pareillement inventé la race juive, mais afin de l'exterminer » (CME 64 sqq.). Il reproche au pape Pie XI¹⁰, malgré ses encycliques, de garder le silence « sur le principe même du racisme » et de ne le condamner formellement ni le réfuter, « parce qu'il ne désespère pas de la conversion des racistes » et « parce que de cette idolâtrie il ne sentait pas religieusement la force aveugle et le danger. (...) le racisme (...) nous est apparu comme une religion inférieure et brutale (...) et sa morale est aussi basse que sa religion. (...) la politique personnelle de Pie XI a introduit dans l'affaire une dangereuse équivoque, hasardeuse politiquement, religieusement critiquable ». Le pape aurait commis une grande erreur de croire, par la modération de son langage, pouvoir amadouer les tenants du racisme. Dans le chapitre « Le fascisme italien et la morale », il reproche au pape de capituler aussi devant Mussolini. Dans la guerre d'Espagne, au lieu de recommander à Franco qu'il « extermine avec modération », le pape et « avec lui les Evêques espagnols, devant le conflit déchaîné, auraient dû crier à tous : « Arrêtez ! » Ils se sont faits les agents et les auxiliaires de l'extermination. Et ce sera leur condamnation devant l'histoire » (CME 120-123). On trouve en plus la crainte que le communisme athée ne « ruine l'Occident chrétien »,

(...) 1936, après s'être lamenté sur la guerre fratricide, sans dire un mot pour la faire cesser, et en dénonçant le danger universel du communisme (...) une satanique préparation a rallumé (...) dans la voisine Espagne, cette flamme de haine et de persécution plus féroce (...) l'essai de renversement de tous les ordres, de la Russie à la Chine, du Mexique à la Sud-Amérique (...) le communisme (...) propagande pour la conquête du monde entier (...) Du reste, il y a aussi une propagande raciste et une propagande fasciste, dont Pie XI ne parle pas. (CME 108 sqq.)

Dans le chapitre « Le socialisme et la morale », il espère d'abord que de l'expérience bolchevique « subsistera (...) quelque chose de profitable à l'humanité » (CME 129) et reproche au pape, avec Hitler et Mussolini (CME 124), de vouloir exterminer les communistes comme les hérétiques au temps de l'Inquisition (CME 160 sqq.). Il condamne la dictature de Staline qui est,

en fait, un dictateur aussi absolu que le sont Hitler et Mussolini. (...) et l'autocratie du bolchevisme il ne s'agit pas de savoir si le bolchevisme est un bon système d'économie nationale et internationale mais si son autocratie n'est pas la mort de l'âme. Seulement, le Pape a ses raisons de ne pas condamner trop ouvertement les méfaits de l'autocratie dans l'ordre de l'esprit : il condamnerait Hitler, Mussolini, et se condamnerait lui-même. (CME p. 154s.)

Il dénonce le totalitarisme du « communisme soviétique (...) un régime totalitaire qui ne diffère pas tellement de ceux que nous connaissons en Occident (CME 145) ».

Dans le chapitre « La science et la morale », il déplore « l'emploi inhumain » de la science. Au lieu de perfectionner « leur outillage pour l'exploitation de la terre en vue de leur commun bien-être », la science perfectionne

des engins qui leur permettraient, le cas échéant, de s'exterminer réciproquement, dans les plus effroyables conditions, avec la plus formidable rapidité. Que cet emploi inhumain de la science, ait pu être jugé indispensable comme moyen de sécurité, même et surtout pour les peuples amis de la paix, en dit long sur la crise morale du temps présent (CME 180).

Le rêve de paix et d'humanité, le rêve de la Paix Perpétuelle, l'idéal de la fraternité dont la Société des Nations lui semblent le garant, la religion de l'humanité, traversent partout son œuvre. En pleine Première Guerre Mondiale, il console l'humanité par son utopie d'un monde paisible dans l'espoir que l'humanité nouvelle renonce aux égoïsmes nationaux en créant une « fédération des peuples libres » dans « la fraternité des nations ».

Mais nous ne sommes pas les avocats d'un pacifisme vulgaire: c'est par religion et par une considération morale de l'humanité que nous abominons la guerre, que nous voulons la paix. (CME 356)

Ce pacifisme supérieur est le résultat du progrès de l'humanité après avoir quitté l'âge barbare animalier où les conflits étaient réglés par la guerre :

Alors seulement,- quand il n'y aura plus de barbares parmi les peuples dits civilisés, - alors enfin le pacifisme cessera d'être une utopie, et la guerre apparaîtra comme une chose absurde, la folie et le crime des siècles passés, le forfait de l'humanité organisée contre elle-même et acharnée à se détruire. On sera tenté d'y voir une ruée d'animaux rapaces et malfaisants ; ce qu'elle n'aura pas été tout à fait, et tant s'en faut ; car elle aura été pendant des siècles et des siècles une grande école de la vertu. Elle aura eu sa place, considérable, essentielle même, dans l'effort de l'humanité pour surmonter l'animalité. La malheureuse bête humaine aura eu besoin d'être corrigée de ses appétits violents par la violence même. (R 256-262)

Ici, il ne se doutait pas que le règne de la paix n'était pas encore venu, mais qu'il fallait encore la correction par la violence d'une Deuxième Guerre Mondiale, il espérait en

le respect religieux, la considération morale de l'humanité dans toutes les humanités, dans tous les peuples et dans tous les hommes. Car il est très remarquable que l'homme a senti de bonne heure l'odieux du meurtre commis sur son semblable (...).

Il mise sur le développement de l'esprit de l'humanité :

L'abomination du meurtre collectif, de peuple à peuple, n'existe que par rapport à un sens d'humanité auquel on peut dire que nous atteignons à peine, et qui est encore à créer pour qu'une guerre entre peuples civilisés devienne moralement impossible. Du moins est-il déjà évident que la civilisation humaine sera indigne de son nom tant qu'elle n'aura pas obtenu ce résultat. Toutes précautions et mesures vraiment pratiques seront à prendre pour y arriver ; elles contribueront à la formation de la fraternité internationale, à l'éducation de l'humanité ; mais elles ne seront opérantes que par l'esprit d'humanité ; et c'est cet esprit d'humanité qu'il importe aussi bien de développer. (R 256-262)

Car, «si notre peu sage espèce doit enfin se tirer de la mare de sang où elle se plonge sans remords depuis des siècles (RH 51sq.) », il faut tenir haut le flambeau de l'idéal, malgré la triste réalité :

Le progrès, nous le savons, consiste précisément à dégager l'idéal humain de tout ce qui lui fait injure ; et c'est cet idéal qui est l'objet de la religion. Il est objet de la religion parce qu'il est matière de foi et matière de devoir. Il est devant nous comme une réalité invisible,- c'est notre foi,- à réaliser visiblement, c'est notre devoir. (R 284-290)

Dans son livre *La morale humaine*, il encourage à s'humaniser, à supprimer la guerre (MH 206). Il craint que les civilisations ne se détruisent mutuellement en ne développant pas leur humanité (MH 219). L'histoire humaine ne serait qu'un « vaste brigandage où les succès des uns sont achetés par la ruine des autres », sans écouter la voix prophétique adressée aux hordes « d'animaux cruels et cupides » qui dit que « la violence n'édifie rien de durable; c'est seulement dans la justice et la paix que vous pourrez vivre sur la terre (...) aimez-vous les uns les autres au lieu de vous tuer » (MH 219 sqq.). Il avertit du danger d'autodestruction de l'humanité en recommençant la guerre, tout l'espoir né après les horreurs de la Première Guerre Mondiale de résoudre dorénavant pacifiquement les conflits se reflète dans ces propos :

(...) le dernier conflit des peuples, la plus abominable des guerres qu'on ait jamais vues, (...) et n'est-il pas apparu aux plus sages que, maintenant, à recommencer de pareilles tueries, c'est à la ruine de toute civilisation, à la dégradation de l'espèce, si ce n'est à sa destruction totale, que l'on allait ? L'idée n'est-elle pas née d'une société plus large que toutes celles qui avaient existé jusqu'à présent, d'une société de toutes les nations civilisées, où l'on essaierait d'organiser

pacifiquement, pour le bien de tous, l'exploitation de la planète ? (...) l'idée est encore sourdement ou ouvertement combattue, mais elle est lancée et elle marche (...) (DS 101sqq.).

L'espoir dans la paix par l'instauration d'une Société des nations fondée sur la justice après la Première Guerre Mondiale est très émouvant en 1919, mais son scepticisme témoigne de sa lucidité: « (...) nous nous sommes (...) demandés si telle ne serait pas la loi du progrès humain: acheter par beaucoup d'illusions un peu de vérité » (RH 135). Ayant salué « l'aurore d'une humanité nouvelle dans la Société des Nations », il constate que l'humanité commence à se développer, mais ne se doutait pas que les « autres épreuves, non moins terribles que celles d'où elle vient à grand - peine de sortir » à subir sur la voie de la paix consistaient en une nouvelle Guerre Mondiale. Il craint pourtant d'un regard prophétique

que l'humanité ne devienne folle et ne veuille sa propre ruine. L'hypothèse n'est pas flatteuse à envisager ; elle n'est pourtant pas impossible, ni même entièrement dépourvue de vraisemblance, étant donné que notre humanité n'est pas tellement confirmée en raison, et que, n'étant jamais sortie tout entière ni tout à fait de la sauvagerie, elle pourrait, sans trop de peine, y retomber (RH 71sqq.).

Les événements politiques bafouent son rêve de fonder les rapports humains sur le dévouement, par une éducation humaine, et non sur l'asservissement ou l'extermination d'un groupe pour l'avantage d'un autre groupe (RH 69-72). Le long des siècles de l'histoire humaine, l'espoir de paix a toujours succombé, de façon que beaucoup pensent que « c'est la plus grande chimère dont ait jamais essayé de se griser l'humanité » (RH 216-218). Dans la rétrospective se manifeste à nouveau son scepticisme : « Les horreurs de la Première Guerre Mondiale étaient si affreuses qu'on se flattait que ce serait la dernière, on voulait faire la guerre à la guerre ». Mais dès le lendemain de la naissance de la Société des Nations, « jamais les éventualités de guerre n'ont paru plus nombreuses ni plus redoutables que depuis cette paix qui s'annonçait éternelle. De grands politiciens ne croient pas à la Société des Nations et ils croient à l'éternité de la guerre » (MH 224 sqq.). Dans sa conférence « La Société des Nations et la religion de l'humanité » juin 1919, il espère « régler la paix en de telles conditions que le retour d'un pareil fléau soit rendu impossible. L'on comprend que l'humanité, si elle ne veut pas se vouer au suicide, ne peut pas recommencer une autre fois cet exercice de massacre ». Il met son espoir dans l'organisation de la Société des Nations, cité idéale « pour empêcher que la rage de conquête et d'assassinat en masse ne s'empare encore de quelque peuple et ne déchaîne à nouveau la ruine sur la terre », instaurant une justice internationale pour le règlement pacifique des conflits en respectant l'autonomie de chaque peuple sans « flots de sangs répandus », l'idéal de la religion de l'humanité, « afin qu'une guerre entre peuples civilisés devienne moralement impossible, que ce soit religion de ne s'entre-tuer point de nation à nation pour la possession du monde », en rappelant l'apothéose de l'humanité par Auguste Comte (CME 190). Dans l'Allocution inaugurale au Collège de France, *La paix des nations et la religion de l'avenir*, il exprime aussi son espoir en « le commencement d'une ère nouvelle » par une fédération pacifique des peuples, se situant avec son idéal de l'« organisation générale de l'humanité dans la paix » dans la tradition des penseurs « dès le XVI^e siècle ; elle a été célébrée au XVIII^e siècle par les philosophes du temps, et depuis lors elle n'a plus manqué d'avocats ».

« Elle est tombée, elle est tombée, Babylone, et toutes les images de ses dieux ont été brisées, contre terre. » (Is. XXI, 9) Cette parole du vieux prophète juif, qu'a répétée l'auteur de l'Apocalypse, Ap. XIV, 8 ; XVIII, 2, s'impose à notre esprit et nous vient spontanément aux lèvres dès que nous nous arrêtons à contempler l'immense champ de bataille où, par-dessus les morts innombrables, sont maintenant éparés les débris des trônes renversés, les sceptres rompus et les couronnes abandonnées. (...) De la guerre mondiale, en effet, l'on veut à présent que sorte la paix des peuples, et il semblerait que cette paix universelle des nations doive être comme la religion de l'avenir, étant la religion de l'humanité. (PR 5sqq.)

Il bâtit son analyse en opposant « l'idéal de liberté » à « l'idéal de domination. ». Ses espoirs en un monde meilleur après la Première Guerre Mondiale sont émouvants, il espère vivre un « tournant de l'histoire humaine, entre un passé humain qui décidément tombe, et un avenir humain qui s'annonce plein de promesses. » Il faut « une organisation générale de l'humanité dans la paix (...) non pas la paix imposée par un peuple qui se chargerait de gouverner les autres, mais la paix consentie par tous les peuples désormais résolus à se gouverner eux-mêmes ». La guerre est nécessaire contre le désir d'hégémonie absolue, car la paix ne doit pas être « une sorte de paix semblable à celle des anciens empires, une paix de domination, qui aurait courbé sous l'hégémonie de ce peuple fort toutes les nations du monde (...) la confiscation préméditée de l'humanité universelle et de son idéal supérieur, au profit d'un despotisme particulier. » Il admire Wilson¹¹ qui crée les « bases de la Société des nations », nouvel Evangile qui veut « l'union de toutes les humanités dans l'humanité, une union librement voulue et consentie par des

peuples libres qui veulent être justes les uns envers les autres. (...) L'humanité se marque ainsi « d'un sceau divin », la fraternité organisée des peuples:

Le mot d'Évangile, que nous venons de prononcer, n'est point ici une métaphore. Car jamais plus heureux message ne fut encore apporté au pauvre genre humain. Il ne s'agit pas, en effet, d'arranger une paix provisoire en attendant une nouvelle guerre dont les conditions mêmes de la paix renfermeraient le germe : on entend que la paix soit une paix humaine, et l'on voudrait la faire telle qu'elle puisse durer autant que l'humanité. Cette paix ne sera pas contenue tout entière dans la lettre d'un traité, pour être déchirée à la première occasion opportune, elle devra être inscrite dans le cœur des hommes comme une résolution qu'ils garderont de vivre ensemble sur la terre en parfait et réciproque égalité de droits et de devoirs. C'est bien la bonne nouvelle, l'annonce du salut (...) cette paix promise à une humanité d'élus, est celui d'une religion (...) la première religion universelle, parce qu'elle est la religion de l'humanité, celle qui s'adresse à l'humanité entière en lui donnant à réaliser un idéal vraiment humain (PR 19 sqq.).

Mais seulement son scepticisme s'avérera:

Ce qui maintenant importe n'est pas de célébrer en discours la chute des Babylone, mais d'empêcher leur résurrection, toujours possible, en travaillant avec courage et persévérance à l'édification de Jérusalem. (PR 30 sqq.)

En 1926, dans son livre *Religion et humanité*, il continue à rêver, on constate toujours l'antagonisme entre optimisme et pessimisme, idéal et réalité, espoir et désespoir, tout en voulant sauver l'humanité d'une catastrophe encore pire que la dernière:

Il est trop clair que l'expérience rationnelle et scientifique ne nous garantit pas cet avenir (de l'humanité) et qu'elle n'en présage rien, si ce n'est la fin de l'humanité quand la planète deviendra inhabitable pour elle. (...) Par quoi pourra être conjuré le fléau absurde et inhumain de la guerre ? Par quoi sera solidement établie cette Société des Nations, dont la seule idée fait maintenant sourire les sages de ce monde ? (...) Nous cherchons notre voie dans la nuit, à travers le chaos, tâchant de discerner ce que veut l'esprit de l'humanité, persuadés que notre travail, si peu qu'il soit, n'est pas tout à fait rien dans l'œuvre universelle. A cette œuvre, nous concourons pour une étape, non pour un achèvement, trop heureux si nous ne laissons pas amoindrir en nos mains le trésor d'humanité que nous ont légué les siècles, et si nous le transmettons, quelque peu amélioré et augmenté, à ceux qui, après nous, devront aussi l'améliorer et l'augmenter (RH 163-170).

Comme Aristide Briand, il dénonce toujours à nouveau la guerre comme

le fléau de l'humanité, le crime des crimes, et que, si l'humanité continuait à s'y adonner, elle en mourrait. Alors la pensée, dès longtemps ébauchée par certains rêveurs, prophètes et philosophes, prit subitement corps, et l'on mit même sur pied un organisme chargé de prévenir désormais les conflits entre les peuples (...) jamais plus grandiose utopie n'a été lancée pour faire illusion aux hommes (...) Ne voyons-nous pas, en effet, des peuples s'obstiner à tenir pour un droit certain et inaliénable la faculté de s'exterminer réciproquement, se comporter comme si la dignité nationale ne pourrait jamais être sauvée, si elle n'était, à la première occasion qui s'offre, éclaboussée de sang ? L'humanité pacifique, décidée à résoudre amiablement dans la justice toutes les difficultés qui se produisent entre les nations, n'existe pas encore, si ce n'est en la forme d'un idéal mystique d'où se déduit une nouvelle discipline humaine. Toutes les considérations que l'on peut faire valoir en faveur de cet idéal et pour sa réalisation ne sauraient lui enlever son caractère actuel de non - réalité. (...) cela ne pourra vivre qu'en devenant la plus grande religion qui ait encore été connue par les hommes. Si cet idéal doit jamais vaincre la brutalité qui lui résiste, c'est en qualité de religion qu'il prévaudra, et c'est comme héritier de toutes les religions qu'il s'instituera peu à peu sur la terre (RH 258 sqq.).

Mais il doit constater de plus en plus que c'était une illusion, la déception reflète le tragique de cet échec, la Société des Nations « née boiteuse, essaya de marcher, en faisant de nouvelles recrues ; elle n'alla pas loin sans connaître de bruyantes défections, de lamentables impuissances et d'ouvertes hostilités » - n'a pas pu empêcher Mussolini et Hitler qui l'ont torpillée, d'assouvir « leur appétit de domination », mais il espère qu'elle puisse constituer un certain obstacle. (CME 93 - 104) Face aux massacres de la guerre d'Espagne, il s'écrie : « O honte ! O humanité ! O Dieu d'amour ! O Saints de jadis ! Le genre humain serait-il destiné à se perdre dans un accès de délire collectif ?... (CME Avant-propos XVIII sqq.) Il craint pour « l'avenir de notre espèce sur la terre. » (p. 7) Il évoque les déclarations des bienheureux : « Bienheureux », dit l'Évangile, « ceux qui travaillent à la paix ; car ils posséderont la terre ! » (EF 230 sqq.) Son exhortation se répète : « Il faut battre le rappel de l'humanité. A chacun, en conscience, de prendre ses responsabilités (CME 357). Il faut battre le rappel de l'humanité. *Et ce sera mon dernier cri* (AMR 133 sqq.). Il prône une « moralité du savant » (RH 96sqq.).

Car le bien total de l'humanité reste le but suprême de la science comme de toute activité humaine. Si la recherche scientifique n'est qu'un exercice de curiosité intellectuelle, elle deviendra facilement inutile, ou bien elle aboutira, sous une apparence de logique, à des conclusions inhumaines. (RH 95 sqq.)

Il se réjouit que la coopération tende

à devenir la loi internationale, la loi de l'humanité. Coopération matérielle, coopération intellectuelle, coopération morale font une seule et même coopération, qui est l'œuvre de l'esprit. C'est une grande œuvre que cette œuvre-là (...) (RH 171- 198).

Dans l'histoire humaine, depuis les temps de l'anthropophagie qui subsistent encore dans les sociétés inférieures, on a pu constater « une marche ascendante de l'idéal humain, d'un idéal religieux et moral et combien fragile à tous les degrés de son évolution ! Idéal ou rêve ? » Le progrès est lent et peu solide, « comme si la discipline imposée à l'animal humain n'était jamais que superficielle et n'empêchait pas la bête à chaque instant de se réveiller, soit dans les individus, soit dans les masses ». Il constate pourtant que l'ère nouvelle de la paix ne s'annonce pas encore, mais l'obligation du massacre :

Cependant nous admettons tous, force nous est d'admettre que les meilleurs sont obligés de tuer, en certaines occasions, ne serait-ce que pour n'être pas tués. Et l'on a pu voir quelquefois des gens qui annonçaient la paix au monde se faire, pour commencer, d'enragés massacreurs. La guerre est restée jusqu'à nos jours une façon d'exercice naturel entre les peuples, bien que cet exercice soit devenu de plus en plus ruineux. On l'accepte encore comme la solution la plus simple des conflits internationaux, bien qu'elle soit, en réalité, de plus en plus, le fléau de tous les peuples et qu'on en constate l'épouvantable stérilité. Car les hommes ont perfectionné admirablement les moyens de s'exterminer ; encore un petit effort, et il sera possible de désoler presque en un clin d'œil des contrées entières ; l'on peut même espérer que, le progrès aidant, le moyen se découvrira d'anéantir rapidement toute l'espèce. (...) Les meilleurs des nôtres sont tombés avec l'espoir d'inaugurer par leur sacrifice une ère nouvelle. Cette ère nouvelle ne se lève point encore (...).

Dans *La Morale Humaine*, il défend les très lents progrès de son idéal de l'humanité contre le reproche de n'être qu'un rêve et une chimère. (MH 217) A nouveau sa lucidité n'exclut pas le pire des vieilles convoitises, du « débordement des appétits égoïstes chez les nations » face à la misère et la famine, la grande voix d'humanité se taisant. Il combat son propre pessimisme dans l'attente d'un « tourbillon » et du chaos qui arrivera :

La lumière se fera-t-elle dans ce chaos ? Se créera-t-il un idéal nouveau, plus ferme et plus durable que les antiques symboles ? Une humanité meilleure surgira-t-elle de cette confusion ? Nous tâchons de croire à l'avenir, et nous y croyons, parce que nous ne voyons pas d'autre raison d'être. Mais quelle sombre histoire que la nôtre ! (...) L'histoire du passé est celle de nos innombrables déceptions : que pourra bien être celle des temps qui attendent nos successeurs ? (...) Ne sommes-nous pas emportés dans un immense tourbillon où chacun de nous est l'imperceptible grain de poussière que le vent pousse et qui se perd dans la nuit éternelle ? (...) Mais, au lieu de nous abandonner à un scepticisme stérile, (...) tâchons de voir si la grande force, mystérieuse et insaisissable, qui mène le monde et l'humanité, n'est pas aussi notre force et notre ressource infinie. (...) Il y a, certes, le chaos que nous venons de dire, il y a la bête humaine mal muselée, toujours cruelle et sanguinaire, sous le raffinement de ce que nous appelons civilisation ; il y a les ruines de tous les peuples déchus, (...) Mais il y a aussi, avec tout cela, malgré tout cela, à travers tout cela, le mouvement ascendant de l'esprit, mouvement toujours faible en apparence, jamais vaincu, ou du moins toujours renaissant de ses défaites ; il y a le besoin de vie morale, plus ou moins senti, mais toujours agissant ; il y a la permanence d'un idéal nécessaire et toujours renouvelé, auquel l'humanité s'attache pour se tirer renouvelé, auquel l'humanité s'attache pour se tirer de la boue. (...) (RH 146-155)

Bien que beaucoup de sages aient secoué la tête devant l'utopie de la Société des Nations, « remède nécessaire aux duels de nations » ; elle serait une nécessité pour « tenir en respect, jusqu'à ce que ceux-ci se convertissent, les peuples qui ont encore le goût du sang », préserver l'humanité de la disparition sur terre. Elle est saisie d'horreur devant l'extermination qu'elle faisait de ses propres enfants. « Mais à peine essaie-t-on de l'appliquer, que nous voyons tous les peuples frémir et s'agiter comme si on les privait de leur plus cher privilège en essayant de supprimer ou seulement de limiter le droit qu'ils prétendent avoir de se détruire. De cet idéal tous ceux qui en sont convaincus doivent se faire les serviteurs et les apôtres. Et comme il s'agit en réalité (...) Ce qui fait le plus besoin à l'humanité actuelle, (...) c'est, en son élite dirigeante, la conscience nette et ferme d'un commun idéal de justice à réaliser dans la paix » (RH 77-79). Selon lui,

(...) il y a un droit de l'humanité, le même, en principe, pour tous les individus, dans toutes les nations, la fraternité de tous les hommes étant incompatible avec la rivalité des peuples (RH 255).

Il déploie toujours à nouveau, en des variations infinies, la religion de l'humanité, sur laquelle semble se focaliser de plus en plus toute son existence scientifique :

La foi, c'est la poussée de l'esprit dans l'humanité. La foi, c'est la force intime qui entraîne l'humanité vers le mieux, non seulement dans l'ordre de la connaissance, mais dans tout l'ordre de la vie spirituelle. (...) Le sentiment profond, mystique, vivant, spirituel, qui porte, comme malgré elle, l'humanité en avant, ce sentiment souvent défaillant, jamais vaincu, c'est l'éternelle foi, l'intuition de la vie infinie qui nous apparaît dans une sorte de vision et que nous nous attachons à réaliser. (...) l'unité morale du genre humain (...) dans la mesure où elle s'est réalisée, ne l'a jamais été que moyennant un même sentiment de solidarité sociale, certaine communauté d'aspirations, acceptation des mêmes règles de mœurs et des institutions encadrant la vie commune, sorte de respect mutuel dans la fraternité, dévouement à la société ainsi formée, religion de la patrie. Si les peuples de la terre en viennent à ne constituer réellement qu'une famille, ce n'est point par la seule raison qu'ils se rejoindront, car ils ont dès maintenant et depuis toujours la même orientation sinon le même développement de raison, et l'on ne voit pas qu'ils aient réussi à s'entendre ; ce sera quand ils sentiront, qu'ils concevront le même idéal mystique de solidarité universelle, quand ils réaliseront ensemble la religion de l'humanité. (RH 112-114)

La foi, l'idéal humain, et le projet d'une pacification universelle des peuples. (RH 215)

L'espoir du progrès humain ne le quitte pas, il « se fait (...) par le dévouement à l'œuvre de l'humanité » (RH 82), qui « aussi est un grand symbole et un grand objet de foi, une religion vraie »¹².

En 1937, il renouvelle son appel à l'éducation à la religion de l'humanité qui « s'impose comme une nécessité vitale pour l'humanité actuellement existante », tâche immense aux obstacles considérables (CME Avant-propos). La science « ne peut ni ne doit être indifférente aux grands intérêts humains que son rôle est de servir » (RH p. 98) et les savants, « les éducateurs d'une humanité » (RH 83), ont une responsabilité prédominante dans le bonheur de l'humanité :

L'humanité ne se désintéressera jamais d'une science vraiment humaine. L'avenir de la science ne pourrait périlcliter que si les savants eux-mêmes oubliaient de se regarder simplement comme les premiers serviteurs de l'humanité, s'ils ne reconnaissaient que la science doit être subordonnée aux fins morales de l'homme, une science sans amour de l'humanité ne pouvant être qu'une fausse lumière dont l'humanité serait excusable d se défier (...) (RH 81)

On lui rend hommage¹³ pour son 70^e anniversaire en 1927 en tirant le bilan de sa vie : « vous vous êtes élevé vers l'humanité ». Dans sa réponse, il en fait la quintessence :

J'estime que toutes les nations sont soeurs et que tous les hommes sont frères. Je pense que les savants doivent être au premier rang de ceux qui maintenant travaillent à organiser la paix sur la terre, à garantir le progrès humain par la collaboration de tous les peuples, à mettre fin aux rivalités sanglantes qui n'ont jamais produit que la ruine des civilisations. Je professe que la science et les savants doivent instruire les nations à s'aimer, à s'entr'aider, à édifier l'humanité, - cette humanité véritable qui a besoin d'être, qui doit être, qui veut être, et qui n'existe pas encore, si ce n'est dans ce désir.

Notes :

Les oeuvres d'Alfred Loisy sont citées dans le texte selon les sigles suivants, le lieu est Paris, sauf indication contraire:

AA Les actes des apôtres 1920, 1925

AJ *Apocalypse de Jean* 1923

AC *l'Apocalyptique chrétienne*. In : *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, tome VIII, 1922, janvier no1 et avril no 2, pp. 78-113+145-168

AMR *Autres mythes à propos de la religion* 1938

CI *Consolation d'Israël* (second Isaïe), 1927

CME *La crise morale du temps présent et l'éducation humaine*, 1937

CP *Choses passées*, 1913, Emile Nourry, éditeur

DHR *Les Données de l'Histoire des religions*. Conférence faite à l'Ecole des Hautes-Etudes sociales le 17 décembre 1912, In : *Revue politique et littéraire, Revue Bleue*, 14 juin 1913, pp. 743-749

DI *De la discipline intellectuelle*, E. Nourry 1919

DM *Le discours sur la montagne*, 1903

DS *Y a-t-il deux sources de la religion et de la morale ?* 1933, Emile Nourry, éditeur

EB *Etudes bibliques* 1901, 1903 (3^e édition)

EE *Etudes évangéliques* 1902

EF *L'Eglise et la France* 1925

EM *L'Evangile selon Marc* 1912

ES *Les Evangiles synoptiques* 1907-1908, 2 vol.

GR *Guerre et Religion*, 2^e édition 1915

LJ *Le Livre de Job*, Amiens 1892

M I-III *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, 1930, I : 1931 : II-III.

MBG *Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse*, 1901, Alphonse Picard et fils.

ME *Morceaux d'Exégèse : Extraits de la Revue d'histoire et de littérature religieuses*. 1905

MH *La morale humaine*, 1923, 1928 (2^e édition)

MV *Mors et Vita* 1916, 1917 (2^e édition)

PR *Allocution inaugurale au Collège de France, La Paix des nations et la religion de l'avenir*, 1919

QE *Le quatrième Evangile*, 1903

R *La Religion* 1917, 2^e édition 1924

RA *Rituels accadiens*. In : *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, tome VIII, avril 1922, no 2; pp. 145-168

RH *Religion et humanité*, 1926

RI *La Religion d'Israël* 1908 (2^e édition), 1933 (3^e édition)

SNRH *La Société des Nations et la religion de l'humanité* ; Extrait de : *Scientia*, 1919, vol XXV, 13^e année, N. LXXXVI-6 (juin 1919) ; pp. 471-480

¹ Je remercie Pierre-E. Leroy pour cette indication.

² Emile Poulat, *Alfred Loisy, Sa vie, son œuvre* par Albert Houtin et Félix Sartiaux, Editions du CNRS, Paris 1960. Voir *Mémoires III*, pp. 288-289

³ Edmond Lacoste, *Les dernières semaines d'Alfred Loisy* : suivi de quelques souvenirs. Librairie Giard, Lille, 1963, p. 51.

⁴ *op. cit.*, pp. 78-82

⁵ Le travail patient des assyriologues enrichit (...) notre connaissance des cultes qui furent en vigueur dans les anciens empires de Babylone et de l'Assyrie. Une récente publication de M. F. Thureau-Dangin nous apporte des textes rituels du plus haut intérêt, dont la plupart étaient inédits (...) soit le rituel du temple d'Anu à Uruk, soit le rituel des fêtes du nouvel an à Babylone.

(...) Ce chant est encore une lamentation où l'on se plaint que « le pasteur fidèle, Enlil, seigneur de la totalité des pays, seigneur qui a formé son pays » etc., ait livré à l'ennemi « la ville splendide » ; (d'autres dieux) (...) sont priés d'apaiser son cœur et son foie ; et la plainte se termine en invocation (...) (RA 147)

Les fragments concernant les cérémonies à exécuter (...) se rapportent soit à la démolition et à la reconstruction des temples qui menacent ruine, soit à la conjuration de présages funestes. Profusion de sacrifices de type commun, avec accompagnement de lamentations récitées ou chantées. Notons le cas de tremblement de terre : c'est menace d'invasion et de révolution ; aussi le roi intervient-il dans la liturgie (...) (RA 152sq.)

Ensuite (...) il se prosternera ; il se fera raser ; le poil de son corps dans un vase *laban-saban* tu enfermeras, puis tu abandonneras ce vase à la frontière de l'ennemi. » On fait ainsi charité à l'ennemi des impuretés du roi et des fléaux qui pourraient en résulter. (RA 153)

Le rôle de la déesse y est défini en termes assez précis : « Parmi les déesses il n'y en a pas comme elle ; elle est celle qui accuse et intercède, qui abat le riche et redresse l'humble, qui renverse l'ennemi, celui qui ne craint pas sa divinité, elle sauve le captif, prend la main de celui qui est tombé. » (RA. 164)

l'humanité, qui reste encore à venir.

⁶ Loisy, Alfred, Ernest Renan historien d'Israël. In : *Revue anglo-romane*, 1896, no 26 (30 mai 1896) et no 45 (10 octobre 1896) ; pp. 385-396+448-461, p. 388s..

⁷ E. Psichari, *Le Voyage du Centurion*, (Illustration, Noël, 1915)

⁸ cf. note

⁹ Dans DHR 748, il évoque « le tempérament belliqueux » de l'islamisme du début qui, « le sabre aidant, (...) a supplanté les vieux cultes nationaux de l'Arabie et (...) a conquis une large place dans le monde. »

¹⁰ Fabrice Bouthillon, *La naissance de la mardité*, Une théologie politique à l'âge totalitaire : Pie XI (1922-1939) PUF Strasbourg 2001, cf. surtout les chapitres *Devant Hitler* et *Une liquidation*

Max Agostino, *Le pape Pie X et l'opinion publique* (1922-1939), Ecole française de Rome 1991, de Boccard cf. surtout la 3^e partie : *Une stratégie à l'épreuve de l'événement* (1931-1939) Je remercie Emile Poulat pour l'indication de ces deux ouvrages.

¹¹ Cf. Emile Poulat, *op. cit.*, pp. 184ss..

¹² Geyraud, Pierre (pseud. de Raoul Guyader). Raoul Guyader, *Croyances mortes*. Avec une lettre - préface de M. Alfred Loisy, professeur au Collège de France, 1924.

¹³ Hommage à Alfred Loisy par M. Charles Guignebert, p. 21, 26